

LUC FERRY

La frénésie du bonheur



Du bonheur
différé
au bonheur
immédiat

L  Éditions de
bservatoire

La frénésie du bonheur

Luc Ferry

La frénésie du bonheur

*Du bonheur différé
au bonheur immédiat*

LÉditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2688-8
Dépôt légal : 2023, octobre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2023
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Se sacrifier pour les autres est une très
mauvaise idée... »

Fabrice Midal,
dans *Devenez narcissique.*
Et sauvez votre peau ! (2019)

Introduction

Du bonheur différé au bonheur immédiat

Une faille dans la civilisation

« Amis, je me remets à travailler ; j'ai pris
Du papier sur ma table, une plume, et j'écris ; [...]
Je fais ce que je puis pour m'ôter du mensonge,
Du mal, de l'égoïsme et de l'erreur ; [...]
Le forçat du devoir et du travail est libre. [...]
Le travail, cette chose inexprimable, faite
De vertige, d'effort, de joug, de volonté, [...]
Nous emporte à travers l'infini, loin des maux,
Loin de la terre, loin du malheur, loin du vice [...] »

Victor Hugo, « Je travaille »

Commençons par ce qui pourrait sembler anecdotique mais qui ne l'est pas : en 2007, le slogan de campagne de Nicolas Sarkozy, « Travailler plus pour gagner plus », pouvait encore trouver un écho assez large dans l'opinion publique. Un sondage de l'Ifop réalisé en 2022 auprès des salariés démontre que, depuis lors, tout a changé. La question qu'il posait était la suivante : « **Que préférez-vous : avoir plus de temps libre ou une rémunération meilleure ?** » En 2008, 62 % des salariés préféreraient travailler plus pour gagner plus et 38 % souhaitaient l'inverse ; en 2022, 61 % voudraient

La frénésie du bonheur

travailler moins quitte à gagner moins et 29 % seulement avoir un meilleur revenu en travaillant plus ! Question simple : que s'est-il passé entre 2008 et 2022 pour qu'une telle inversion de tendance devienne aussi rapidement possible ? Réponse : la pandémie, bien sûr, les confinements à répétition ayant permis à de nombreuses personnes, exonérées comme par miracle de leurs obligations professionnelles alors qu'elles n'étaient pas en vacances, de s'interroger sur le sens de leur vie. J'insiste sur cette précision : « alors qu'elles n'étaient pas en vacances », car le temps libéré par les jours fériés et les congés n'est pas de même nature que celui auquel a contraint un confinement à la maison tout à fait inhabituel en cours d'année. S'agissant des vacances, on a eu le temps d'y penser, de les préparer, on a souvent prévu d'en profiter, et pourquoi pas justement, pour travailler, mais pour soi et à son rythme : arranger sa maison, embellir le jardin, réparer ce qui doit l'être si on est resté chez soi, rattraper des lectures qu'on n'a pas eu le temps d'effectuer dans l'année, pratiquer des activités culturelles ou sportives, bref, travailler son esprit et son corps, mais hors rémunération et sans obligation émanant d'un supérieur, ce qui change tout. La pandémie a donc créé un espace de temps qui fracturait la vie de tous les jours, hors profession et hors vacances et, pour cette raison même, propice à des réflexions elles aussi peu communes, des pensées qui ouvraient une faille dans la routine du quotidien.

La question s'est bien sûr posée aux politiques : d'où a bien pu provenir la désaffection du travail salarié qui a marqué ces derniers temps toutes les tentatives d'allonger si peu que ce soit l'âge du départ à la retraite, les travaux qu'on accomplit pour « cultiver son jardin » pendant ses loisirs n'étant pas ici en cause ? Comme

Introduction

on pouvait s'y attendre, leurs réponses furent aussi convenues qu'indigentes. La droite a profité de ce que certains écologistes faisaient l'éloge de la paresse pour clamer *urbi et orbi* que, depuis la loi sur les 35 heures, le culte de l'oisiveté était la cause de tous nos maux. Du côté des extrêmes, surtout à gauche, on s'est empressé de renouer avec un thème éprouvé (dans tous les sens du terme...), un classique entre tous, la stigmatisation des riches qui « sucent le sang du prolétariat ». Quant au centre au pouvoir, il s'est contenté d'aligner des arguments techniques qui prouvaient selon lui l'impérative nécessité de la réforme, mais comme il avait pendant deux ans ouvert les vannes du « quoi qu'il en coûte » sans se donner la peine de faire en face la moindre économie budgétaire, de nombreux Français en ont déduit qu'on leur avait caché l'argent, que les déficits et la dette, c'était de la blague, de sorte qu'au final, le gouvernement n'a réussi qu'à se convaincre lui-même, sans jamais emporter l'adhésion d'une majorité du peuple ou même de l'Assemblée.

Je suis convaincu que nous vivons un changement d'époque, une faille dans la civilisation dont la « grande démission » (*big quit*) et la « démission tranquille » (*quiet quit*), comme disent les 50 millions d'Américains qui ont dénoncé leur contrat de travail pendant la pandémie, mais plus encore, en arrière-fond de ces démissions, la quête frénétique du bonheur personnel, l'éloge déculpabilisé du narcissisme et du souci de soi au détriment du bien commun et du souci des autres, sont les symptômes les plus profonds. Ces thèmes forment un tout assez cohérent pour nourrir aujourd'hui le succès des théories du développement personnel et de la psychologie positive. Encore faut-il, pour en comprendre l'impact dans nos démocraties, les relier

La frénésie du bonheur

à une tectonique des plaques d'une profondeur encore insoupçonnée.

Disons les choses aussi simplement que possible : si « Dieu est mort », comme le prétendait déjà Nietzsche, et si Marx l'a accompagné dans la tombe, si pour parler plus clairement, je ne crois plus ni dans la résurrection des corps, ni dans la révolution, si par conséquent je n'ai plus l'espoir d'une « seconde vie » dans un avenir radieux sur cette terre comme au ciel, alors je n'ai plus aucune raison de différer ma quête du bonheur ici et maintenant. Dans ces conditions, pourquoi devrais-je accepter de perdre ma vie pour la gagner, de la gâcher dans un travail peu valorisant et qui plus est dénué de sens, sans autre motif que d'assurer des fins de mois au demeurant difficiles ? Ma seconde vie ne prendra place ni après le Grand Soir, ni après ma mort, mais tout simplement après ma vie professionnelle, alors pas touche à ma retraite ! Si les aides de l'État me le permettent, ne fût-ce que pendant un temps, et si je peux m'organiser en quittant une grande ville pour aller m'installer dans une contrée plus accueillante afin de travailler à mon compte pour compléter ces aides, je serais bien bête de continuer comme avant, même si mon patron a le bon goût d'augmenter mon salaire de 10 % ! De là, pour parfaire ce tableau volontairement tracé à grands traits, le projet, à mon sens indécent, mais logique dans une optique rentabiliste, de légaliser les travailleurs étrangers en situation irrégulière pour offrir aux entreprises de la main-d'œuvre plus docile et meilleur marché...

Tâchons maintenant, après cette brève évocation de l'actualité, d'aller au fond des choses.

Introduction

Du bonheur différé au bonheur immédiat ou du principe de réalité au principe de plaisir

Pendant des siècles, l'idée qui dominait la vie des mortels est qu'il fallait travailler avant de jouir des fruits de son travail, faire des efforts pour réaliser les objectifs qu'on avait en tête. Le travail, comme l'indique assez son étymologie probable (*tripalium*, un instrument de torture...), apparaissait certes à bien des égards comme une corvée, voire comme une punition si l'on en croit la Bible, mais on l'envisageait malgré tout comme une nécessité, non seulement pour « gagner sa vie », mais aussi pour se cultiver, apprendre, se perfectionner, devenir meilleur et, pourquoi pas, viser l'excellence dans son domaine. Même quand il était fatigant ou peu valorisant, voire les deux, il permettait au moins d'entrer en relation avec les autres, d'augmenter la richesse et la prospérité de son pays tout en assurant les besoins d'une vie familiale qui n'aurait pu s'épanouir sans lui. Comme le dit Hugo dans le poème que j'ai placé en exergue, dans le travail nous étions à la fois « forçats » et « libres », sous le joug peut-être, mais malgré tout en voie de nous émanciper des particularismes liés à l'enracinement dans le terroir, de nous affranchir de l'erreur et du mensonge. À l'école, bien que parfois lourd d'ennui, il était malgré tout le seul et unique moyen d'entrer dans le monde des adultes, de pénétrer l'univers de la connaissance et, à bien des égards, ça en valait la peine. En visant autant que faire se peut des objectifs élevés fixés par des programmes nationaux, il était un vecteur de réussite, voire la base d'un bonheur, certes différé, mais pour cette raison même plus solide et plus légitime.

La frénésie du bonheur

Ce message n'était pas seulement celui de la Bible, qui condamne les humains à gagner leur pain à la sueur de leur front, c'était aussi celui d'une école laïque et républicaine naguère encore dominée par des valeurs méritocratiques autant que par le souci d'une excellence dont un prix prestigieux portait d'ailleurs le nom. Son enseignement constituait certes le socle d'une société qui renvoyait les joies et les loisirs à plus tard, mais qui prétendait cependant les assurer : pour les écoliers après la classe, pour les ouvriers après la retraite, pour les communistes après la révolution et pour les croyants au ciel, après l'existence terrestre !

Au lycée comme à l'usine, dans les champs comme au bureau, on invitait les humains à vivre dans le principe de réalité, un principe qui ne s'oppose pas au principe de plaisir, comme l'a cru à tort Marcuse, mais qui propose de différer la quête des satisfactions immédiates dans le but de leur donner davantage d'assise et de valeur. Pour dire les choses de manière imagée en référence à un conte bien connu, celui des *Trois Petits Cochons*, les humains partageaient la vision du troisième, celui qui diffère les plaisirs pour construire sa maison en dur, pas celle du premier qui se contente d'une maison en paille pour aller jouer au plus vite au risque de se faire dévorer par le loup ! Je ne dis pas que tout était parfait dans cette vision du monde, loin de là. Elle était parfois, sinon presque toujours, mal justifiée, inutilement pénible et répressive, liée à des inégalités peu tolérables. J'ai moi-même quitté le lycée pour cette raison, parce que la médiocrité de certains cours associée à l'autoritarisme imbécile des surveillants m'était devenue insupportable. Ce n'est pas par plaisir que j'ai, à partir de la classe de seconde, continué mes études secondaires par correspondance alors que

Introduction

mes parents, qui n'avaient pas fait d'études, ne pouvaient guère m'aider, mais parce qu'une atmosphère de caserne irrespirable régnait dans mon lycée et que les professeurs, à de rares exceptions près (mais il y en eut, et elles furent plus que précieuses !), m'ennuyaient à mourir. Si je me permets ici cette notation personnelle, c'est pour signifier combien je comprends qu'on ait pu faire la critique du vieux monde, qu'on ait eu parfois envie de renverser la table, de se révolter pour en dénoncer les excès et les travers. Il ne m'échappe pas non plus que certains métiers sont pénibles et qu'en général, ce sont en outre les moins bien rétribués sur le plan matériel autant que symbolique. Reste qu'au final, la valorisation du travail avait malgré tout du sens. Elle avait le mérite de fixer à l'existence humaine des objectifs aussi élevés qu'honorables parce qu'ouverts sur le monde, sur la connaissance, sur les idées de progrès et d'excellence, sur le bien commun et le souci des autres.

Or aujourd'hui, du moins dans notre vieille Europe (dans la plupart des pays émergents, en particulier en Chine et dans les pays du Sud-Est asiatique, il en va tout autrement...), cette vision du monde est en train de voler en éclats. Peu à peu, nous passons de la logique du bonheur différé à la revendication d'un bonheur immédiat, facile à acquérir ici et maintenant, si possible « en quinze leçons », avec l'aide d'un « coach » plein de gentillesse qui vous promettra une « vie parfaite¹ », sans efforts et sans délai. Or ce changement d'optique bouleverse de fond en comble notre rapport à de nombreuses dimensions de l'existence : d'abord, cela va de

1. Voir sur ces promesses l'excellent livre de Roger-Pol Droit, *Votre vie sera parfaite. Gourous et charlatans*, chez Odile Jacob (2005).

La frénésie du bonheur

soi, au travail (« *Pourquoi devrais-je me contenter d'un travail qui ne me plaît pas s'il s'agit d'être heureux ici et maintenant ?* ») ; il bouleverse tout autant notre conception de l'éducation scolaire (« *Tant d'ennuis et d'efforts sont-ils vraiment nécessaires ? Pourquoi viser encore l'excellence alors que, comme l'affirme le ministère de l'Éducation, le "bien-être des élèves" est désormais une priorité ?* ») ; même chose s'agissant de la santé (« *Si nous n'avons qu'une vie, si le bien-être est le premier critère que la politique doit prendre en compte, ne faut-il pas la faire passer avant les libertés, avant l'économie, fût-ce au prix de confinements assortis de règles parfois surréalistes à l'image de ces autorisations de sortie qu'on se signait soi-même ?* »). C'est jusqu'à notre rapport à la réalité qui s'en trouve mis sens dessus dessous au nom de cette frénésie du bonheur qui conduit à l'invention de mondes virtuels, ces fameux « métavers » qui vont bientôt nous offrir une « seconde vie » plus joyeuse, plus réussie et plus valorisante pour notre « avatar » que dans cette « vraie réalité » dont on est de moins en moins certain qu'il faille s'y résigner dès lors « qu'il n'y a plus d'après », que cette vie terrestre est la seule qui compte pour nous ici et maintenant.

Nous allons y revenir, revenir en profondeur dans ce livre sur la déconstruction des religions du ciel et de la terre, des visions du monde qui promettaient un avenir radieux et une seconde vie aux mortels. Nous nous interrogerons sur les métamorphoses du temps présent que cette déconstruction engendre, sur ses causes et sur les conséquences de cette frénésie du bonheur qui en résulte comme sur les questions morales, politiques et spirituelles qu'elle nous pose et que je ne fais bien sûr qu'effleurer dans cette introduction.

Introduction

Mais permettez-moi de préciser encore la nature de l'abîme civilisationnel et psychique qui sépare la logique du bonheur différé de celle du bonheur immédiat : le point est à mon sens crucial pour la bonne compréhension de l'époque qui s'ouvre devant nous et il implique au passage un nouveau rapport à soi, à vrai dire un souci de soi qui culmine dans un étrange éloge du narcissisme opposé à l'esprit de sacrifice.

Devenir narcissique, apprendre à vivre au présent et déconstruire l'esprit de sacrifice pour accéder au bonheur ici et maintenant.

Acquis à l'idéal de la déconstruction des grandes idéologies sacrificielles qui gâchaient selon eux notre « droit au bonheur », les ouvrages de psychologie positive et de développement personnel ne cessent en effet de plaider pour qu'on « **devienne enfin narcissique** » (*sic* !), pour qu'on se « **foute la paix** » (*re-sic*¹ !), pour qu'on « **en finisse avec l'idée de sacrifice** » (*re-re-sic*² !), qu'on se débarrasse au passage de la valeur travail au profit d'un droit imprescriptible à la paresse considérée comme une condition essentielle du bien-être et, pour faire bonne mesure, qu'on abandonne, cela va de soi, la quête de l'excellence à l'école (comme si

1. Ce sont là les titres de deux ouvrages de Fabrice Midal, un des représentants parmi tant d'autres de ce mouvement de bonheurisation du monde.

2. Dans un libelle de Fabrice Midal, *Devenez narcissique. Et sauvez votre peau !* (Pocket, 2019), on trouve un chapitre intitulé de manière au plus haut point significative : « **Se sacrifier pour autrui est une très mauvaise idée** ». Le fond du chapitre est hélas en phase avec son titre. J'y reviendrai dans ce qui suit.

La frénésie du bonheur

ce n'était pas déjà fait¹...). C'est en partant de cette conviction, à mon sens dramatiquement erronée, que l'injonction à devenir narcissique est devenue un leitmotiv omniprésent dans les discours de la frénésie du bonheur, l'éloge du personnage de Narcisse présenté comme un modèle de vie permettant d'exclure sans état d'âme la notion d'altruisme en même temps que toute espèce de morale du don de soi au profit des autres et du bien commun. C'est ainsi que, dans le livre de Fabrice Midal *Devenez narcissique. Et sauvez votre peau !* (Pocket, 2019), on trouve un chapitre intitulé : « **Narcisse, mon modèle** » ! L'auteur y expose sans rire l'ampleur de sa découverte : « **Je ne dispose pas d'une méthode prête à l'emploi, nous dit-il, je dispose de bien plus que cela : un modèle, Narcisse, que j'ai fait mien. Longtemps je n'ai pas osé l'avouer : je n'avais pas le courage d'affronter la pensée dominante selon laquelle le mal dont souffre notre monde est l'individualisme, l'égoïsme et, injure suprême, le narcissisme... Le réveil narcissique fut pour moi l'équivalent du baiser donné par le prince charmant à la Belle au bois dormant pour la sortir de son long sommeil.** »

Ben voyons ! Je vais revenir en profondeur dans le prochain chapitre sur la nature exacte de ce modèle, sur sa signification ancienne dans la mythologie grecque,

1. Voir, parmi tant d'autres, le livre de Tal Ben-Shahar intitulé de manière significative *L'Apprentissage de l'imperfection* (Belfond, 2010). Il nous invite presque à chaque page, comme après lui à peu près tous les ouvrages de psychologie et d'éducation « positives », à cesser de « vouloir être parfait », à « renoncer à l'excellence », à abandonner l'idée, bien entendu atroce, de vouloir « discipliner nos enfants », etc. À cet égard, le livre de Fabrice Midal intitulé *Foutez-vous la paix !* (Pocket, 2018) est un chef-d'œuvre de renoncement. Le fait qu'il ait connu un vif succès est un des signes inquiétants du fait qu'il surfe sur une lame de fond qu'il n'invente évidemment pas, mais dont il profite habilement...

Introduction

et sur celle que la psychologie positive veut lui donner aujourd'hui en travestissant le passé de manière éhontée. Qu'il me suffise pour l'instant de faire remarquer à mon lecteur que le souci du bien commun, du collectif, est d'entrée de jeu présenté par la plupart des théoriciens du développement personnel et de la psychologie positive comme un leurre, voire comme un héritage du stalinisme et du nazisme (rien que ça !), autrement dit comme un des traits les plus détestables du totalitarisme dont notre idée républicaine, y compris à l'école, ne serait selon eux que l'héritière. Pour vous montrer que je n'invente rien, je vous suggère de méditer ce passage tout à fait typique du livre de Fabrice Midal : « **Le discours dominant, politique, économique et moral dans nos sociétés dites démocratiques nous demande encore, comme Hitler et Staline, de nous sacrifier pour le collectif, le bien commun – du système, du groupe, de la famille, de l'entreprise... Je dirais qu'évoquer les notions d'altruisme, en appeler au collectif, à la notion de devoir, ruine la possibilité d'une véritable politique éthique qui repose sur des individus libres et conscients de leur liberté.** » Hitler et Staline modèles d'altruisme, de ce souci du bien commun et de cet esprit de sacrifice avec lesquels il serait urgent de rompre tant il domine encore nos sociétés démocratiques ? Ce serait comique et je ne m'y attarderais pas une seconde si des centaines de livres, d'applications, de conférences et de séminaires ne faisaient dans le même registre l'éloge du souci de soi en nous exhortant à surtout ne pas nous perdre dans le souci des autres. À les en croire, c'est en pratiquant « l'amour de soi » qu'on sortirait de la dépression et du pessimisme qui dominant « l'individu moderne », c'est en parvenant à

La frénésie du bonheur

s'aimer soi-même comme un autre qu'on pourrait se libérer des contraintes qui nous empoisonnent la vie.

Un souci des autres qui ne passerait que par le souci de soi ?

Et si c'était très exactement l'inverse ? Si les souffrances, voire les pathologies, de ce fameux « individu moderne » qui doit prendre Narcisse pour modèle venaient justement du fait qu'il a du mal à s'évader de son ego ? Peut-être irait-il mieux s'il parvenait à s'oublier un peu, s'il trouvait une occupation tournée vers les autres. Rien n'est plus significatif à cet égard que le témoignage de ces humanitaires qui, déprimés à force de ressasser leurs soucis de privilégiés vivant dans des sociétés paisibles, ont donné du sens à leur vie en s'occupant d'autrui. À l'initiative du photographe Roger Job paraissait, en décembre 1994, un passionnant recueil de lettres que ces médecins adressaient à leurs familles, à leurs collègues ou à leurs amis, des petits textes anonymes qui ne furent pas rédigés pour être publiés, ce qui les rend d'autant moins suspects de narcissisme. Rien de grandiloquent dans ces témoignages, et pourtant sans cesse, omniprésente entre les lignes, la lancinante question du sens de la vie, du sacrifice de soi en toute humilité, par-delà toute espèce d'égoïsme, comme dans cette lettre d'un certain Serge, qui écrit à ses parents, depuis la Somalie, en mars 1982 : « Le travail est exténuant, mais je deviens follement heureux d'être médecin et je réalise que tout ce qui m'a fait râler pendant sept ans sert enfin à quelque chose. L'expérience que je vis ici est fantastique. Je réapprends à vivre... » « Le paradis c'est

- La Naissance de l'esthétique et la question des critères du beau*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- La Plus Belle Histoire de la philosophie*, Robert Laffont, 2014 ; Points, 2015.
- Les Avant-Gardes et l'art moderne*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- Entre le cœur et la raison. La querelle du classicisme*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- Une brève histoire de l'éthique*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- Karl Popper. Qu'est-ce que la science ?*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- Philosophie de l'écologie. Croissance verte ou décroissance ?*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- Philosophie du progrès. Le romantisme contre les Lumières*, *Le Figaro*, « Sagesses d'hier et d'aujourd'hui », 2014.
- L'Innovation destructrice*, Plon, 2014.
- Sagesses d'hier et d'aujourd'hui*, Flammarion, 2014.
- Chroniques du temps présent. Le Figaro, 2011-2014*, vol. II, Plon, 2014.
- L'Odyssée ou le « Miracle grec »*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 1, 2015.
- L'Iliade et la guerre de Troie*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 2, 2015.
- La Naissance des dieux et du monde*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 3, 2015.
- Typhon et les Géants*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 4, 2015.
- Prométhée et la boîte de Pandore*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 5, 2015.
- Midias contre Apollon*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 6, 2015.
- Les Amours de Zeus*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 7, 2015.
- Mort et résurrection d'Héraclès*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 8, 2015.
- Thésée contre le Minotaure*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 9, 2016.
- Persée et la Gorgone Méduse*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 10, 2016.

- Jason et la Toison d'or*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 11, 2016.
- Dionysos dieu de la fête*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 12, 2016.
- Pyrrha, Deucalion, Noé et Gilgamesh*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 13, 2016.
- Edipe et son complexe*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 14, 2016.
- Antigone*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 15, 2016.
- Sisyphes et Asclépios*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 16, 2016.
- Orphée, Eurydice, Éros, Psyché, Déméter*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 17, 2016.
- Tantale, Dédale, Lycaon, Icare, Phaéton*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 18, 2016.
- Les Grands Mythes de l'amour*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 19, 2016.
- Mythologie, religion et philosophie*, Plon-Le Figaro, « Mythologie et Philosophie », n° 20, 2016.
- 7 façons d'être heureux*, XO, 2016 ; J'ai lu, 2018.
- Mythologie et philosophie. Le sens des grands mythes grecs*, Plon-Le Figaro, 2016 ; J'ai lu, 2018.
- La Révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'uberisation de la société vont bouleverser nos vies*, Plon, 2016.
- La Plus Belle Histoire de l'école*, Robert Laffont, 2017 (avec Alain Boissinot).
- Chroniques du Figaro, 2014-2017*, Plon, 2017.
- La Boîte de la mythologie. 600 questions pour tout savoir sur la mythologie*, Marabout, 2018.
- Dictionnaire amoureux de la philosophie*, Plon, 2018.
- Sagesse et folie du monde qui vient. Comment s'y préparer, comment y préparer nos enfants ?*, XO, 2019 (avec Nicolas Bouzou).
- Sagesse d'hier et d'aujourd'hui*, Flammarion, 2019.
- Les Sept Écologies*, Éditions de l'Observatoire, 2021 ; J'ai lu, 2022.
- La Vie heureuse*, Éditions de l'Observatoire, 2022 ; J'ai lu, 2023.